

Plampougni

H. POURRAT, Trésor des c., XII, 295-314.

Il y avait une fois, bonnes gens, un homme et une femme qui n'avaient pas d'enfant et qui ne pouvaient pas en prendre leur parti.

On dit bien:

Maison sans enfant,

Cloche sans battant!

Même ce n'est plus maison sourde: c'est maison morte, puisque la vie y est barrée d'avance.

L'homme, tandis qu'il menait l'araire, les yeux sur la verge plantée en jalon au bout du champ, se disait : « Si j'avais un enfant, il guiderait les bœufs, je tracerais la raie plus droite. » Et la femme, l'heure venue de porter la soupe à son homme, se disait : « Si j'avais un enfant, il porterait le pot, la chopine, le pain, et moi, je pourrais rester à l'ouvrage, qu'il y a tant à faire dans les maisons! »

C'était en toutes leurs besognes: dans les veillées, sous le chaleil, cassant les noix; dans la moisson, au chaud du jour, cravatant les gerbes. Toujours ils pensaient qu'un petit leur rendrait tant de services! Pour les aider, ils avaient une servante, ils avaient une vieille tante, mais ils auraient trop voulu un enfant. Non pas tant parce qu'il aurait porté la bouteille à fraîchir dans la font pour les moissonneurs, ou qu'il aurait remis des bourrées dans le feu sous la marmite des châtaignes, mais parce qu'avec lui la vie aurait chanté!

Un jour, l'homme et la femme boulangeaient. Elle pétrissait la pâte, lui chauffait le four. Les tourtes faites, elle les met dans leurs paillats près de la cheminée

pour les raffermir. Mais, dans l'affairement, elle avait laissé les portillons ouverts, toute la poulaille entre dans la maison. Voilà les poules dans ses jambes. Surtout, les voilà, poules et poussins, à becqueter ces tourtes. Pas plus tôt chassées, - et quels battements d'ailes, quelle piaillerie, tandis qu'elles laissaient tomber du leur sur le plancher, qu'elles faisaient voler partout des plumes, - elles revenaient, elles passaient entre vos pieds, elles manquaient de vous faire choir à chaque pas. On les renvoyait d'un côté, elles rentraient de l'autre. L'homme enfourne et s'en va. La femme, elle, se remet à racler la maie. Ces raclures de pâte, on les garde comme levain; ou bien on en fait une galette qu'on met cuire à l'entrée du four dans une feuille de chou.

C'était ce que la femme voulait faire. Mais ces poules, toujours! Tout en les écartant, elle roulait cette pâte dans ses mains et comme son idée d'enfant ne la lâchait pas, elle disait : « Si j'en avais un, seulement! Quand il ne serait gros que comme mon levain, il passerait derrière ces poules, il les aurait vite mises dehors. »

Cette pensée la menant, elle pétrit sa boule en façon de marmot, haut comme le petit doigt, une poupée de pâte qu'elle plante là, sur la maie qui servait de table. « Oui, continuait-elle de se dire en regardant son bonhomme, seulement gros comme plein te poing! Mais un petit à moi, finet, entendu, avenant, qui nous aiderait à la maison et dans les terres. »

Elle regarde encore son petit homme et puis suit ses besognes, en filant un soupir.

Cependant, il faut croire que le souhait, elle l'avait bien souhaité, de tout son sens et de tout son cœur, un peu après, à quelque bruit qui se fait sur la table, la femme se retourne. Et alors, surprise à en crier miséricorde, que voit-elle? Le bonhomme du levain, des raclures, était devenu un garçon pour de bon! Un

garçon tel qu'il ne s'en vit jamais d'aussi petit, mais qui avait terriblement la mine d'être finet, entendu, avenant, autant, à tout le moins, qu'elle l'avait souhaité. Un vrai lutin, remuant et dansant, chantant et gambadant! Réveillé comme cinq sous et porté de bon service, enfin tout prêt à se lancer pour le plaisir de tous dans tout ce qui serait mouvement, rire, bruit, belle humeur et soleil.

Il se dit, d'autre manière, que la femme avait posé son marmouset de pâte à l'entrée du four, comme on fait de la galette; que quand il fut tout chaud, il se trouva être en vie, qu'il se laissa glisser alors le long du manche de la pelle ...

D'autres disent encore autrement. Étant sortie au pas de la porte, la femme, sur son souhait, aurait éternué trois fois, à s'en arracher la tête. Un millier de chandelles alors devant les yeux, se retournant, elle aurait vu le bonhomme qu'elle avait pétri tourné en vrai marmot ... Mais faut-il ce mystère et trois éternuements? En avançant en âge, on finit par savoir ce qu'on n'aurait pas osé croire, qu'à force de désirer les choses, on les force à vous venir dessus.

Toujours est-il que ce petit était là, vivant comme un plein panier de ratons. Les mains sur la ceinture, la bouche ouverte, la femme le regardait sans en pouvoir ôter les yeux.

« Hé, qui es-tu?

- Mère, je suis le Plein-le-poing

Que tu viens de faire ce matin

Avec l' épondèle du pain. »

L'épondèle, c'est cette boule des raclures, des bordures, l'époude du lit, autant dire le bord du lit, en vieux langage. « Eh bien, mon Plein-le-Poing, mon Plampougni, dit la femme, chasse-moi la poulaille ! »

En trois cabrioles, il saute de la maie sur le banc, du banc sur le plancher, court au fagot, arrache une baguette. Et s'il les menait, les poules! Ce ne dura que le temps de le dire, tout le régiment des jaunes et des rousses, lestement, il le pousse dehors. Il fait la maison nette, ramasse les plumes, sème de la cendre sur les fientes, revient à la marmite, goûte la soupe, y jette une poignée de sel, attise le feu retrouve le dé de sa mère, que le chat avait fait rouler sous l'armoire. Vous direz, cette pièce!

Et toujours en chantant sa chanson, vif comme gardon, gai comme pinson. La femme ne se tenait pas d'aise. « Mon Plampogni, mon Plampogni! Il n'y en a pas bien gros, mais, le dicton le chante, petites boîtes, bons onguents! »

La cloche avait trouvé son battant, pour le coup. Ce petit dans la maison, tout y faisait chanson comme un bourdon d'abeilles.

« Plampogni, mon Plampogni, va voir si la servante a ramené les vaches! »

Il y va. Les vaches rentraient. Et la vache Maurelle arrivait la première. On avait laissé là un tombereau de raves. La Maurelle avise ces raves; elle s'arrête, s'y attaque. Plampogni se jette après elle mais ne peut que se pendre à sa queue.

« Servante, servante, gare à la vache qui va manger les raves, gare à la vache! »

Il était si petit que dans les poils de cette queue la servante ne le vit même pas. Tout ébahie, elle accourt, chasse la vache Maurelle. Qui a bien pu l'appeler, de cette voix d'oisillon? De droite, de gauche, elle se tourne, personne ... Il lui faut cependant mener les bêtes à l'écurie; elle les attache; elle se met en devoir de les traire. Mais elle jetait l'œil encore, deçà, delà. Plampogni, tout en balançant, toujours pendu aux poils de la queue, se faisait une pinte de bon sang et guettait cette fille. Attends un peu! Il prend son temps, et tout à coup, il part en cris!

« La servante qui boit le lait! Mère, la servante qui boit le lait! »

Pour le coup, la servante lâche tout. Elle court à la maison, les yeux hors de la tête.

« Le lutin est à l'écurie. Je ne veux pas finir de traire! Le lutin crie que je bois le lait ... »

Il n'y avait là que la tante qui revenait du lavoir. Ne sachant que penser, elle va à l'écurie; il fallait pourtant traire les vaches.

A peine est-elle assise sur le plot, que Plampougni repart à faire des cris, mais comme un petit loup-garou.

« La tante qui boit le lait, mère, la tante boit le lait! »

On conte même qu'il passa dans l'écurie aux voisins, des gens un peu sauvages; avec cette femme, avec son homme, encore les cris! Les voilà tous, la cervelle renversée, ils se disent qu'il faut que la vache se fût mise à parler, qu'elle est ensorcelée, qu'on ne se débarrassera de la sorcellerie qu'en faisant griller cette vache! Et ma foi, sans plus marchander, ils auraient mis le feu à l'écurie ... Mais Plampougni n'était pas sourd. Il sut bien déguerpir. Et sitôt dehors, de crier à pleine tête :

« Plampougni s'est sauvé, et leur écurie brûle! »

Y mordra qui voudra. Tout arrive. Pas de pays même où arrivent de plus drôles de choses qu'en ce monde.

Mais vous pouvez aussi bien croire que lâchant la queue de la vache Maurelle, il retourna joyeusement vers sa mère.

Il se trouva qu'un orage menaçait. Et elle, elle lui demanda de courir dire au père qui labourait, de ramener les bœufs et de venir dîner à la maison.

Plampogni file comme un rat. Il traverse le pré. L'arrête une rase, une rigole, où coulait un fil d'eau. Alors, lui, de loin, il appelle son père, qui versait le champ.

« Père, père, viens me passer l'eau! »

L'homme arrête ses bœufs, il se piète, il regarde. Et il ne voit personne. Mais toujours cette voix de grillon. « Père, père, viens me passer l'eau!... » Enfin dans l'herbe, et pas plus haut que l'herbe, il voit ce petitou. Lui d'écarquiller les yeux devant ce semblant de garçon, pas plus gros que Piempirelet, le roitelet.

« Hé, qui es-tu ?

- Père, je suis le Plein-le-Poing

Que la mère a fait ce matin

Avec l' épondèle du pain.

- Et qu'est-ce que tu me veux?

- La mère envoie dire que tu ramènes les bœufs et que tu reviennes dîner à la maison. »

L'homme le prend sur sa main, le tourne le retourne, l'envisage, le pose doucement dans l'herbe.

« Eh bien, va dire à ta mère que je finis la liée et que je rentre.»

Plampogni s'en va, toujours trottant, chantant. Mais des gouttes commençaient à tomber, grosses comme des noix.

« Père, père, voilà qu'il pleut, viens me garer de l'eau! »

Le père voulait achever la besogne. Piquant les bœufs il pousse l'araire.

Plampogni criait de plus belle.

« Passe sous la feuille de chou, mon Plampogni, passe sous la feuille de chou! »

Juste, - c'était le sort - traînait là, sur la sente, la feuille de chou que la mère avait cueillie pour faire cuire l'épondèle en galette. Plampogni se blottit dessous, comme un lapin de deux jours. Le tonnerre craquait et l'averse roulait : force fut bien à l'homme de revenir à la maison. Au passage, le bœuf Gaillard voit cette feuille sur le chemin. Sans même s'arrêter, d'un coup de langue, il la rafle et il l'avale, mon Plampogni dedans.

Quand la femme vit son homme qui arrivait tout seul, tapant là ses sabots sur la pierre du seuil :

« Hé, qu'est-ce que tu as fait de notre petitou? »

Elle lui raconte tout: l'épondèle, le four, et ce petit, soudain, plus fin que la belette, plus vaillant que le feu, plus dégourdi que le blé qui lève. Tout ce qu'il n'a pas imaginé depuis ce matin, pour l'aider et pour folâtrer!

« Hé, dit l'homme, je l'ai bien vu, tantôt, qu'il est venu me quérir au labour ...

-Tu l'as vu? Mais ce diantre, où aura-t-il passé? »

On appelle Plampogni. On cherche Plampogni. On crie, on court, on tracasse. Les voilà aux cent dix-neuf coups de la garnison. « Ha, disait la mère, pas plus gros que mon levain! Il est peut-être tombé dans un trou de rats, et les rats me l'auront mangé! Plampogni, mon Plampogni! » Elle tourne partout, de la souillarde au galetas, du charnier à la cave, passe à la grange, à l'écurie : et, là, elle croit entendre, oui, elle entend comme une voix toute menue, de loin venue :
« Mère, mère, je suis dans le ventre du bœuf Gaillard ! »

Mon Dieu de mon Dieu donc! Tuer le bœuf Gaillard, le plus beau des deux bœufs! Et cela désattelait l'autre, le bœuf Mouret... En trouverait-on un qui s'apparierait bien à lui pour la charrue? L'homme fourrageait dans ses cheveux, - « Tuer mon bœuf Gaillard! » - et marchandait encore. Mais la femme le voulait, le voulait. « Ce Plampogni est trop fait pour aimer. Il me faut retrouver mon petit Plampogni! »

On tue le bœuf Gaillard sur le bord du chemin. Vite, on pose de côté le ventre, toutes les tripes dans un paillat, l'homme prend l'estomac, le porte dans la maison, pour l'ouvrir délicatement sur la table. La femme le suit, ne vivant plus, tant qu'elle n'aurait pas repris son petit ...

Vous allez me croire ou non; mais si petit, justement, Plampogni s'était enfoncé dans les entrailles du bœuf cherchant la sortie. Il essayait de s'en démêler, au fort de la tripaille, quand devant la maison de son père, son cabas au bras, passe une mendicante. Elle voit ces tripes, - quel dîner! - ah! elle ne fait ni une ni deux, elle les fourre dans son cabas et elle file par la traverse.

Elle n'était peut-être pas au puits-fontaine, certainement pas au bout du pacage, que de tout près d'elle, tout contre elle, part une voix de lutin :

« Vieille caraque, vas-tu bien me porter longtemps? »

Elle s'arrête, les jambes flageolantes: « Qu'est-ce qui me parle, de mon cabas? Qu'est-ce qui peut être dans mon cabas P »

Et toujours la voix qui criait :

« Vas-tu bien me porter longtemps, vieille caraque? »

Hé, ce lutin la jette en frayeur. Elle flanque le cabas le plus loin qu'elle peut, dans le pacage, et elle, de l'autre côté, elle détale comme si tous les diabolins d'enfer se mettaient à ses trousses.

L'homme et la femme revenaient en grand-hâte quérir la tripaille, après avoir tant cherché dans l'estomac, le feuillet, le bonnet, la caillette : plus de tripes! Virent-ils la mendicante, au loin, qui décampait? Ils appellent le chien de garde, ils lancent le chien de garde ...

Et la mère, plus en peine que jamais, qui allait se lamentant tout haut:

« Où es-tu, mon Plampogni, où es-tu? »

Le chien, cependant, arrive, part en quête, flaire les tripes, les trouve sur le pré, et en trois coups de gueule les happe. Il ne rapporte que le cabas.

Mais dans le cabas, pas de Plampogni ...

On rentre en se désespérant. Le chien rentre aussi, et malgré son fameux repas de tantôt, puisque sa soupe est prête, se met à laper sa soupe.

La mère, tout en larmes, appelait encore de fois à autre : « Plampogni, mon Plampogni, où es-tu? »

Tout à coup, la petite voix lui arrive :

« Je suis dans le ventre du chien de garde ! »

C'était à en perdre le sens. "Ah, té, pour veiller sur toi, il faudrait des yeux tout autour de la tête! » Alors? tuer aussi le chien de garde? Cela faisait grand-peine à l'homme. Un si bon chien!

Il s'y résout, pourtant. Sa femme ne balançait pas.

On tue le chien, à la même place, sur le bord du chemin.

Dare-dare on apporte l'estomac dans la maison pour l'ouvrir avec des précautions, à la lueur du chaleil, parce que tout cela avait pris du temps, la nuit tombait.

Et misère de nous! Ne voilà-t-il pas que cette histoire recommence? Mon Plampougni, pressé de quitter la panse du chien, s'était déjà faufilé bien avant dans les boyaux. Or, ces entrailles, l'homme et la femme les avaient laissées là, en paquet dans l'herbe à lapins, sur le bord du fossé. Le loup, à la brune, était sorti du bois. Il flaire de loin le sang. Il avance, il se tapit, il hume. Brusquement, il se jette là-dessus, et plus goulûment encore que le chien n'avait fait des tripes du bœuf, il engoule les tripes du chien.

Voilà mon Plampougni dans le ventre du loup!

Pas trop à son aise, le pauvre, dans ce logis bien noir, bien mal commode. Ah non, il n'avait pas eu toutes ses chances avec ce dévorant!. .. Mais ce ne fut pas à lui, ce fut au loup qu'il en prit le plus mal.

Plampougni en son ventre, le loup n'eut plus de bon temps. Dès qu'il approchait de quelque troupeau de moutons, l'oreille droite, l'œil luisant, pensant déjà de ses grands crocs crocher dans quelque gigue, il entendait une petite voix perçante sortir de son pertuis de derrière :

Gare, bergère,

Gare le loup!

Mangera guère,

Mais tuera tout!

Du coup, gens et bêtes entraient en mouvement dans le pays. Les bergères, il ne faut pas demander si elles rassemblaient leurs ouailles. Les bergers couraient et cornaient, de toutes parts, ils lançaient leurs chiens, les chiens de parc, des mâtins terribles, aux colliers armés de pointes. Mon pauvre loup se faisait dresser! Mordu, roulé, battu, il lui fallait déguerpir à toute allure, la queue entre les jambes. A longueur de journée c'était cela. Plus une jeune brebis, plus même

une vieille bique à se mettre sous la dent. Un carême qui n'en finissait plus. Efflanqué, décharné comme une arête de poisson, le loup se sentait près de partir en défaillance. Il alla trouver le renard.

« Renard je ne sais pas ce que j'ai dans le ventre, dès que j'approche des moutons, ce qui s'est fourré en mes boyaux jette les hauts cris :

Gare, bergère,

Gare le loup! ...

Et le reste. Sur ce pied désormais, pas de moutons pour moi. Je suis un loup qui n'a plus qu'à crever.

- Mais, dit le renard, ce que tu as dans le ventre, tâche de le faire sortir.

- Renard, comment veux-tu que je fasse?

- Écoute, loup, les remèdes les plus simples sont toujours les meilleurs ... »

Certains le content d'une façon dont tout le monde ne tombe pas d'accord. Ils disent que le renard prit un bâton. « Ouvre la bouche bien grande! » Et entrant le bâton dans la gueule du loup, il aurait poussé, enfoncé, farfouillé, et poussé encore, tant et tant qu'il aurait forcé Plampogni à déloger par l'autre bout.

Mais des personnes qui doivent être mieux renseignées content qu'il conseilla au loup de chercher deux arbres quasi se touchant, partis de la même souche ...

Et puis?

Et puis de se couler entre eux, de presser, de forcer ...

Le loup le fit entre deux pins. Ses côtes et les peaux de ses flancs se joignaient.

Tout ce qu'il avait dans le ventre dut sortir, et Plampogni sortit.

Il tomba sur la mousse, au milieu des pommes de pin. Il y roula deux, trois tours, et resta là, tout emmêlé d'aiguilles sèches, de brindilles et de bourre. Pas plus gros que ces pignoles! Quasiment tourné en pignole ...

Vient une vieille pour en ramasser, justement. Avant de commencer la veillée, il lui fallait de quoi garnir sa chaufferette. Elle ramasse Plampogni avec ces broutilles. Sitôt chez elle, elle prend au creux de son tablier une poignée de ce menu, babios ou pignoles, et l'éparpille sur les braises. Puis, comme elle avait les pieds à la glace, quittant ses bas, elle pose ses pieds à même sur la chaufferette - celles de ce temps étaient faites de terre, des terrines percées de trous ronds. Et elle s'installe au milieu de ses commères, qui ce soir-là tenaient veillée chez elle.

Plampogni étourdi, morfondu, courbatu, commence de se dégourdir à la chaleur. Il se met sur son séant; par un des trous, il risque un oeil.

« Oh, que vois-je? Oh, que vois-je? » .

Il voyait à deux pouces de lui les pieds de la vieille, aussi noirs que poêle à châtaignes.

La vieille se dresse si abasourdie que la voilà hors de sens. « C'est le follet! » crie l'une. « C'est le lutin! » crie l'autre. « Il est dans la chaufferette! Je te dis qu'il y est! » Toutes aussi se dressent et sans même chausser leurs sabots, se bousculent, chavirent, dans l'instant elles s'ensauvent. Celle de la maison ne savait encore où elle en était. Finalement, entendant de nouveau la voix, elle empoigne à deux mains sa chaufferette, et par la porte ouverte l'envoie au travers de la haie, où la poterie éclate en dix morceaux.

De ce débris, Plampogni, au milieu des cendres, se tire quasi sans mal. La lune se levait. Sous la lune, il gagne le bois. Il y chemine à l'aventure. Mais il aurait bien désiré quelque bon gîte. Et tout à coup n'entend-il pas mon compère le loup

rôdant par le taillis, bramer la faim à pleine gueule. Que devenir? Retomber sous la dent du loup! Un autre aurait transi de peur. Plampogni se glisse de fourré en fourré, jusqu'au moment où il aperçoit une lumière à travers la feuille. Il grimpe le degré, vient toquer à la porte.

« Ouvrez-moi, bonnes gens! Je ne tiens guère de place, et de grand matin je repars. Si vous ne m'ouvrez, je vais me faire manger par le loup!

- Va te faire manger où tu voudras, lui répond le maître, un sabotier des bois, gracieux comme un buisson noir. Que le loup te crie et te croque! Il est nuit faite, la porte ne s'ouvre plus. »

Et là-dessus, il souffle la chandelle.

Plampogni, sans plus rien demander, avise un soupirail, il glisse par là, dévale dans la cave. Mais il en voulait quelque peu au maître du logis. Il avait le sang chaud, ce Plampogni, pour être né au bord d'un four. C'est que!... « Il faut que ce méchant ait le loyer de sa méchanceté. » Il trouve deux mailloches à boucher les bouteilles, il en prend une à chaque main; et ri, et ran, ranpataplan, le voilà à battre de la caisse tantôt sur le cuvier, tantôt sur le tonneau. Un tintamarre à réveiller les morts, entrecoupé de cris pointus et de risées. Puis les maillets, plus fort encore, rappelaient et roulaient comme trois rangs de tambours, partis là pour tambouriner toute la nuit.

Tambours, tambours, tambours,

Battez la générale,

Jusqu'au point du jour.

A ce sabbat, force est bien que le sabotier se lève. Il éclaire sa lanterne. Il descend à la cave. A peine y a-t-il mis le pied que le silence revient. Sa lumière,

il la lève, la promène partout, mais il ne voit personne. Il n'a garde de découvrir le Plampogni qui s'est caché, le dos rond, sous une jatte renversée.

Il remonte tout grommelant. Il se recouche. Mais il n'est pas au lit, tirant le casquamèche sur son nez, qu'en bas le sabbat reprend de plus belle. Mon sabotier saute du lit en pantillon, rallume la lanterne, s'arme de son couteau paroir redescend à la cave. Sa femme s'arme d'un tranche-lard e; le suit. Les deux apprentis s'arment des grosses cuillers à creuser les sabots et les suivent. Tous quatre ils font leur ronde. Ils regardent partout, mais est-ce qu'on irait regarder sous une jatte? Sûrs-certains que personne n'est caché à la cave, ils reprennent l'escalier, ils se remettent au lit. Le sabotier tue sa chandelle.

Incontinent, en bas, le sabbat recommence. Tambour sur le cuvier, tambour sur le tonneau, roulement par-dessus roulement, comme une rage au milieu des cris mêlés de rires, - les cris de l'écureuil, alors qu'il s'en donne à cœur joie, voltigeant de branche en branche, et se jetant dans le fayard sous le panache rouge de sa queue.

« Va chercher le curé! Surtout ne traîne pas! » crie le sabotier à l'un des apprentis.

L'autre court au bourg, fait diligence, ramène le curé par la traverse. Sitôt chez le sabotier, le curé descend à la cave, regarde, ne voit rien, écoute, n'entend rien, se promène dans tous les coins, jette trois gouttes d'eau bénite, par acquit de conscience. Plampogni s'était caché mieux encore, sous un petit tas de coquilles de noix. Mais le curé, pour avoir passé par le raccourci, avait ses souliers galochés de terre grasse, il marche sur les coquilles, Plampogni, avec elles, se prend à cette glaise. Et quand le curé remonte, il l'emporte collé au bord de sa semelle.

Dans le chemin, voilà le pauvre à crier tant qu'il savait crier:

« Curé tu me chauches! Curé, tu me chauches! »

Le curé s'arrête, saisi, ne sait plus que penser de la diablerie dont on lui a parlé dans la maison du sabotier, se demande s'il n'y a pas quelque lutin aux alentours ... Il repart. Il entend derechef ces cris qui montent de son soulier. Il presse le pas. Il les entend plus fort. Il hâte sa course. Et toujours plus et toujours plus. « Aïe! Aïe! Aïe! Curé, tu me chauches! Curé tu me chauches! » Chaucher, c'est fouler: un chauche-motte: c'est un lourdaud qui marche à pas de plomb, et le chauche-vieilles, c'est le cauchemar qui oppresse les vieilles femmes. - Enfin, précipitamment, le curé arrive au bourg racle en deux coups, ses semelles à la vieille pelle dressée là tout exprès, et bien content d'être rentré, tire sur soi la porte de la cure.

Mon Plampogni reste un bout de temps tout aplati dans la boue, dans la crotte. A la longue, le serein lui rend quelque sentiment. Il déploie ses petites jambes ses petits bras se débarrasse de la terre, des coquilles, se relève et encore mal assuré sur ses pieds, fait un pas, puis trois pas devant soi au clair de lune.

A ce moment, par la rue, arrivaient trois comédiens qui venaient de donner leur comédie sur la grand-place. Ils retournaient coucher à l'auberge, portant leurs oripeaux dans quelque baluchon. Ils voient ce marmouset guère plus gros que la fève des Rois au milieu de la chaussée. Ils se plantent là, ils ouvrent des yeux comme des paumes. Sur-le-champ, l'idée leur vient de le montrer par curiosité dans les foires. Ce gringalet, il leur vaudrait quinze fois plus que son manger ne leur coûterait!

Ils mettent la main sur lui, malgré ses cris et bien qu'il se débatte. Mais leur bonne action faite, au lieu de gagner l'auberge, ils prennent le large. Sitôt sortis du bourg, ils s'enfoncent dans les bois.

Mon Plampougni, cependant, avait vraiment repris vie. De peur de l'étouffer dans sa poche; un des comédiens l'avait placé sur l'aile de son chapeau, l'épinglant au ruban par le pan de la veste. Au mitan du bois, le Plampougni crie à cet homme d'arrêter, de le poser à terre: qu'il a, lui, quelque chose de pressant à faire, quelque chose que le roi lui-même ne peut faire faire par un autre.

L'homme, bien forcé, tire l'épingle, la laissant à la basque, et met Plampougni à ses pieds, sur une place où donnait la lune. Mais Plampougni avait des yeux. S'il avait parlé d'arrêter de le poser, c'était qu'il avait vu là un trou de rat. Aussitôt lâché, se dérobant à la compagnie, il s'enfile dans ce trou, et allez l'y reprendre!

Le comédien essaya bien, de son bâton et de ses ongles. Mais il en était encore à élargir l'entrée, que Plampougni était déjà loin sous la terre. L'épingle à la main, en guise d'épée, il alla faire la guerre aux mulots et aux musaraignes.

Les comédiens attendirent jusqu'à en devenir tout bêtes; puis il fallut qu'ils quittassent le lieu. Plampougni les guettait, de son trou : quand ils tournèrent les talons, il les salua de ses rues.

Après cela, pour se donner de l'air, il grimpa dans un arbre. Il y trouva un nid de charlet, il s'y pelotonna dans le duvet et voulut enfin prendre somme. Mais à peine allait-il s'endormir, qu'il entendit du bruit. Passant la tête entre deux feuilles, - la lune éclairait comme en plein jour, - il vit arriver là trois estafiers. Trois trognes rouges, d'un pied de large, vraies figures de mauvaise rencontre. Ha, quel air ils avaient, si pesant et méchant! Le plus grand, le plus fort, le plus maître portait une bourse en peau de mouton. Il s'assoit sous l'arbre jambes écartées; les deux autres de même s'assoient, le deuxième qui avait l'air le plus méchant, le troisième qui avait l'air le plus bête. Le premier jette son manteau devant lui, vide dessus la bourse, - tout un tas d'écus d'or! - et il se met à compter. La confiance ne régnait pas. Les deux camarades, têtes penchées là-

dessus, ne lâchaient pas ces pièces des yeux, de peur que quelqu'une ne fût escamotée, et comptaient par moments de compagnie, tout haut.

« Il faut, se dit Plampougni, que je leur fasse fleurir un tour de ma façon. »

« Quarante et un! quarante-deux ... ânonnait le plus maître. -Trente et un, trente-deux! ... » répétait Plampougni, en prenant la voix tantôt du plus bête, tantôt du plus méchant, il savait trop bien faire, mieux que ces geais de bois apprivoisés qui si parfaitement imitent les bruits des choses ou la voix des personnes.

Et le plus maître, impatienté, relevait l'erreur. Il insultait les autres, sacrait ; et ils se disputaient, et il fallait recommencer le compte.

Enfin, tout en s'échauffant de plus en plus, ils menèrent ce compte à bout. Le grand estafier pousse en tas d'un côté du manteau la part du deuxième camarade. Celui-là aussitôt abat la main dessus et l'enfourne en sa poche. Maintenant, celui qui partage, le plus maître, en est tout à compter, sur l'autre pan de son manteau, la part qui revient au troisième.

A ce moment:

« Et ma part? réclame Plampougni du milieu de l'arbre, en imitant la voix de celui qui vient justement de recevoir la sienne.

- Comment, ta part! Que le diable te pèle! Tu ne l'as peut-être pas empochée? »

Et le plus maître, furieux, bavant d'indignation, décoche à celui-là une torgnole à assommer un bœuf. Tout ahuri, cet autre croit à une querelle qui lui est cherchée sans raison, pour le détrousser; il tire le couteau. Le premier le prévient, saute sur un gourdin, épais comme une massue, et d'un seul coup envoie le réclamant dans l'autre monde.

Après quoi, il convenait de reprendre le partage. On retourne les poches du mort, et on recompte. Le troisième estafier sitôt servi, ramasse. Le plus maître, cependant embourse sa part à lui.

« Et ma part?! » réclame de nouveau Plampogni, d'entre les branches, imitant la voix de celui qui reste, et qui vient d'empocher. Nouvelle colère, nouvelle bataille. « Ta part? tiens! la voilà, au bout de mon gourdin! » Le plus méchant tombe assommé, comme le plus bête. « Et tout sera pour moi! » fait le grand estafier, vidant aussi les poches de ce camarade. Il verse le tout sur le manteau, recommence ses comptes.

Mais Plampogni, d'en haut de l'arbre, prenant tantôt la voix d'un des morts, tantôt la voix de l'autre :

« Et ma part? ... Et ma part? ... »

Roulant des yeux stupides, le grand estafier se relève.

Alors? Qui pourrait lui parler, sinon quelque fantôme? Les deux qu'il a décervelés reviennent redemander leur or, et quel sort ces revenants vont-ils lui faire? Il s'affole. Tremblant comme la queue d'une chèvre, il laisse là l'argent, le manteau et la bourse. Il se sauve, fumant de peur, à travers bois.

Mon Plampogni dégringole du haut de l'arbre. Il s'arrange pour cacher les écus dans un trou de blaireau; et il remarque bien l'endroit; ayant dans l'esprit de revenir le lendemain avec son père.

Mais après tout cela, il se sent si échiné qu'il n'a pas le courage de regrimper à son nid de char let, sous la feuille. Il voit sur le manteau la bourse en peau de mouton, il la traîne à l'écart, sous un genêt; il s'y enfourne comme dans le plus chaud des lits; et sitôt couché, il s'endort ...

Pauvre de lui! Où allait-il se réveiller? Dans le gosier du loup et de suite en son ventre!

Ce loup, après le carême que Plampogni lui avait fait faire, continuait de rôder au bois, la faim aux dents. D'assez loin, il sent la chair fraîche. Il prend le vent, se met à la course, tombe d'abord sur cette bourse en peau de mouton, d'une goulée, lui, dans l'ombre, il l'avale ...

Cependant, le jour pointait. Vous savez qu'on mène les brebis pacager de bonne heure, pour les rentrer avant le chaud du jour, qui les ferait devenir lourdes. Le loup, qui se sentait encore grand appétit, aperçoit dans les fonds un troupeau venu à l'herbette avec sa bergère. En se rasant derrière les haies, il prend son chemin de ce côté.

Mais comme il approchait, il entend la voix pointue qu'il avait tant maudite, sortir à nouveau de son ventre.

*Bergerettes, bergeronnettes,
Prenez garde à vos brebinettes !
Gare, gare, bergères!
Gare le loup!
Mangera guère,
Mais tuera tout!*

Voilà la bergère debout, les mâtins jappant, prêts à la bataille, et tout le pays en alerte... Le loup, s'il avait pu, serait allé se pendre.

« Écoute, loup, lui dit alors le Plarnpogni, laisse-moi là ces ouailles. Je te mènerai, moi, chez du monde où il y a un saloir tellement bien garni de lard et de jambon! Ah! vois-tu, loup, c'est là que tu pourras t'emplir la panse ...

- Mais comment entrer chez ce monde?

- Écoute, loup, moi, je te guide à leur maison. Du tertre, tu sautes sur le paillis. Tu te juches sur la cheminée, comme sur un pot de chambre, tu me fais doucement sortir, je dévale par cette cheminée, je tire la bobinette, la porte s'ouvre et les jambons et le lard sont à toi! »

A tout cela, bien sûr, le loup s'accorde. Le voilà trottant, la queue haute, prêt à pleurer de joie à cette idée de lard et de jambon plein le saloir. Et il n'a qu'à se laisser conduire. Plampogni, l'œil au pertuis de derrière, le dirige à la voix.

« Prends par la gauche, loup ... Bon! par là, va toujours!... Maintenant, passe à droite. »

Plampogni mène ainsi le loup à la maison de ses père et mère. Du pendant de la montagne, par-derrière, il le fait sauter sur le paillis, le toit de chaume. Le loup s'installe sur la cheminée ... Et, la bénédiction! Tout s'arrange si bien que Plampogni tombe dans l'omelette, - sa mère la sautait justement à la poêle! ..

Ensuite, les choses allèrent comme Plampogni l'avait dit.

A un rien près, ce fut que quand le loup entra, la porte s'étant ouverte, il reçut sur l'échine un si grand coup de bûche, qu'il tomba éreinté et creva sur-le-champ.

Le père l'écorcha pour s'en faire une pelisse.

Le lendemain, rayonnant à fondre les brumes, son Plampogni le guida au bois. Ils allèrent enlever, sous la ramée, le trésor des trois estafiers.

S'ils firent maison, après cela, avec ces écus d'or! Croyez qu'un Pamplougni dans son train de farces et de fêtes, sut de ces deniers-là mettre en joie le pays. Qu'il en fit! qu'il en fit! Et toujours en chantant! .. Il y aurait tant à dire, toutes ses inventions, comment il se faisait d'une tige de pissenlit un flageolet, et d'un chalumeau une flûte; comment il montait sur une taupinière pour regarder ses bœufs, et sur quelque vieille fourmilière pour voir courir les lièvres... Et tout, et

tout, ses tours, ses rires, ses manières d'être. Ah, il ne fit jamais froid dans la maison, lui étant là.

Mais tout conter ... Il y faudrait trop de paroles.